

De ses études chez les Jésuites à la réorientation du Département de psychologie de l'Université de Sherbrooke, en passant par son implication dans le mouvement de la dynamique de groupe dans les années 60, Yves Saint-Arnaud raconte ici son itinéraire. En novembre 2002, l'Université du Québec à Montréal lui a décerné un doctorat *honoris causa* en reconnaissance pour sa contribution au développement de la psychologie des relations humaines.

**Pierre Michaud**

Université du Québec à Montréal

---

**P.M.** Pour commencer, j'aimerais savoir comment on découvre la psychologie dans les années 60?

**Y.S.A.** Pour moi, tout a commencé lors de mon passage chez les Jésuites. Lorsque je me suis inscrit en psychologie à l'Université de Montréal, j'étais encore chez les Jésuites. J'étais entré dans cet ordre, après mon cours classique. Les études qui devaient mener à la prêtrise étaient très longues. Après deux ans de noviciat, j'ai entrepris des études en philosophie. Le programme comprenait un cours donné par un psychothérapeute, le père Jean-Marie Raymond, au cours duquel j'ai pris goût à la psychologie, au point de faire mon mémoire de licence sous sa direction, sur le thème des mécanismes de défense chez Anna Freud. Ce fut mon premier contact avec la psychologie professionnelle.

**P.M.** Mais quand tu parles d'un cours de psychologie, c'était un cours de 30 heures?

**Y.S.A.** Oui. Une activité d'une trentaine d'heures, durant un semestre. À ce moment-là, j'ai pris goût à la psychologie que j'ai trouvé intéressante et j'ai décidé d'entreprendre une carrière dans ce domaine. C'était aussi une période de transformation chez les Jésuites. Auparavant, tous les individus suivaient les mêmes cours de lettres, de philosophie, puis de théologie. Au cours des années 60, le programme s'est diversifié. Après avoir complété ma licence en philosophie, j'ai commencé des études en psychologie pendant que d'autres allaient étudier la sociologie, l'histoire ou d'autres disciplines.

**P.M.** À leur choix?

**Y.S.A.** Un choix relatif, qui devait être entériné par un Comité des études, mais un choix assez libre toute de même. J'ai alors exprimé mon Rencontre avec Yves Saint-Arnaud désir de faire des études en psychologie et mon projet a été approuvé par les autorités de l'ordre des Jésuites. Je me suis donc inscrit à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal.

**P.M.** Ainsi, ce sont les mécanismes de défense qui t'ont amené à l'Institut de psychologie!

**Y.S.A.** C'est exact. Amusant n'est-ce pas? Quelques années plus tard, je quittais l'ordre des Jésuites. Un vent de liberté soufflait à cette époque : on encourageait l'interdisciplinarité, on s'ouvrait à tous les secteurs du savoir. Mon travail sur les mécanismes de défense chez les enfants m'avait permis de découvrir une perspective non clinique de la psychologie; j'ai réalisé qu'on observe chez l'enfant des mécanismes d'adaptation qui ne sont pas reliés à la

pathologie. Plus tard, avant de m'inscrire à l'Institut de psychologie, j'ai rencontré Adrien Pinard, qui en était alors le directeur et qui m'a donné quelques conseils. Il me suggérait, par exemple, d'apprendre le russe. Il disait : « L'avenir, c'est la psychologie russe ». Quant à moi, je voulais apprendre l'allemand pour avoir accès aux œuvres de Freud.

**P.M.** Mais quelle était son idée? Pourquoi le russe?

**Y.S.A.** Je n'ai jamais trop bien compris et je n'ai pas suivi son conseil de toute façon car je n'ai pas vraiment de talent pour les langues. Je suppose qu'il aurait alors aimé avoir un assistant qui maîtrisait le russe pour avoir accès aux textes originaux qu'il étudiait.

**P.M.** Tu as donc entrepris des études en psychologie et tu es passé à travers la première année?

**Y.S.A.** Oui. La première année est une année choc pour la plupart des étudiants. Au cours de cette année, j'ai découvert la psychologie expérimentale, les travaux en laboratoire, etc. Une anecdote me revient. Après un cours avec David Bélanger, j'ai poursuivi des expériences durant l'été. Je logeais alors au collège Brébeuf, près de l'Université, un collège dirigé par les Jésuites. J'avais accès là-bas à plusieurs laboratoires. Avec l'aide de professeurs qui résidaient au collège, je me suis monté une espèce d'appareillage expérimental et j'ai proposé à Bélanger de faire, durant l'été, une recherche personnelle sur les effets des électrochocs sur l'apprentissage des souris. On m'a même trouvé des souris « névrosées », des souris qui avaient des problèmes de comportement. Je m'intéressais beaucoup à l'aspect expérimental. J'ai toujours aimé les statistiques, le travail rigoureux de recherche.

**P.M.** Ce n'est pas la réaction habituelle de la plupart des étudiants de première année.

**Y.S.A.** Non, effectivement; mais j'étais bien dans ce domaine. La méthode expérimentale m'a toujours séduit. Je l'ai utilisée plus tard, lors de mon mémoire de maîtrise, pour mes recherches sur l'empathie. Ce n'est qu'au cours de mes études de doctorat que je me suis orienté vers la pratique professionnelle. Au début, comme jeune étudiant, je passais beaucoup de temps au laboratoire, avec beaucoup de plaisir!

**P.M.** Souvent, les étudiants rêvent d'autre chose, ils sont déçus des cours de première année.

**Y.S.A.** Oui, on retrouve ce phénomène encore aujourd'hui : la première année déçoit toujours parce que les cours ne correspondent pas du tout à l'image qu'on se fait de la psychologie. J'ai eu ce choc, intellectuellement, en délaissant Freud pour la psychologie de laboratoire, mais cela n'a pas fait problème parce que j'aimais ce domaine.

**P.M.** Tu avais déjà, je crois, un bac ès arts, à ce moment-là ou l'équivalent? Il me semble que le baccalauréat demandait une année d'études et la licence, deux autres années.

**Y.S.A.** Oui. J'ai fait trois ans d'études. Mais, quand je suis passé au deuxième cycle, on venait de diversifier le programme. Au lieu de n'avoir qu'un seul curriculum, on introduisit, par exemple, les options « psychologie industrielle » et « psychologie sociale » (en dynamique des groupes avec Bernard Mailhot). Il existait donc plusieurs programmes qui étaient offerts à très peu d'étudiants. Nous étions seulement quatre étudiants, dans l'option « psychologie sociale ». Nous disposions des ressources du Centre de recherche en relations humaines, dont un secteur était consacré à la dynamique des groupes. Dès ma deuxième année à l'université, je me suis joint à l'équipe du Centre de recherche. Nous participions à des sessions à la Maison Montmorency à Québec, en dynamique des groupes et à des sessions intensives de quinze jours ou trois semaines organisées par Bernard Mailhot et Fernand Roussel. C'est là

d'ailleurs que j'ai rencontré Lise Roquet qui est maintenant mon épouse. Je suis resté avec cette équipe durant quelques années et j'ai continué dans ce domaine.

**P.M.** En psychologie sociale?

**Y.S.A.** Oui, en psychologie des relations humaines. À cette époque, ce domaine faisait partie de la psychologie sociale appliquée et se résumait à la dynamique des groupes.

**P.M.** Cela a été un peu le début du mouvement, je pense?

**Y.S.A.** Cela a été le début de la dynamique des groupes. C'est Bernard Mailhot, qui avait travaillé avec Kurt Lewin, qui a introduit ce mouvement au Québec. Il déjà amorcé quelques recherches sur l'interculturel, réunissant juifs, anglophones et francophones. Je me suis joint à l'équipe comme stagiaire au moment où les sessions de groupe avaient lieu à la Maison Montmorency où, avant de commencer ma licence, j'avais suivi une session comme participant. À l'université, où nous suivions les cours d'André Lussier et d'autres professeurs, nous étions le groupe cobaye de psychologie sociale. Nous étions seulement quatre étudiants : Roger Tessier, Lorraine Choquette, Monique Crevier et moi-même. Lorraine Choquette, qui est devenue clinicienne par la suite, a travaillé, à ses débuts, en dynamique des groupes. Monique Crevier a aussi travaillé du côté social avant de bifurquer. Nous étions donc la première cohorte en psychologie sociale, celle avec qui on créait le programme.

**P.M.** Qui était un programme de maîtrise à ce moment-là?

**Y.S.A.** Non, qui était encore la licence en psychologie. Je pense qu'il existait cinq ou six programmes différents, dont la psychologie industrielle avec Gilles Auclair qui revenait d'étudier aux États-Unis, la psychologie scolaire et la psychologie clinique. Dollard Cormier avait aussi développé une nouvelle option « counseling », différente de l'option clinique. Nous sommes donc en 1964, année où j'ai obtenu ma licence. J'ai ensuite poursuivi mes études au doctorat que j'ai complété en 1968.

**P.M.** Doctorat qui portait toujours sur l'empathie?

**Y.S.A.** Non, on peut dire en relations humaines. J'ai étudié la relation professionnelle. Mon doctorat a porté sur la transposition de l'approche rogérienne en dehors d'un contexte clinique. J'étudiais l'adaptation du modèle rogérien à un contexte de counseling pastoral. Mon échantillon était composé d'étudiants de l'Institut de pastorale des Dominicains qui formait des gens au counseling pastoral. Autrement dit, ces étudiants passaient de la direction spirituelle, d'autrefois, qui était très directive et très spirituelle à des modes d'intervention contemporains. Cela demeurait orienté évidemment dans une optique religieuse, spirituelle, catholique, etc., mais il reste que, au plan de la relation, on s'inspirait beaucoup de la psychologie humaniste. J'ai fait ma recherche sous la direction de Dollard Cormier qui introduisait l'approche rogérienne au Québec. Les cours qu'il donnait sont ceux qui m'ont le plus marqué en termes d'orientation psychologique. Avec lui, je suis devenu un psychologue humaniste.

**P.M.** Et comment s'est ensuite fait le passage à l'Université de Sherbrooke? Est-ce qu'il a eu lieu tout de suite après le doctorat?

**Y.S.A.** Non. C'est une histoire intéressante. À la fin de mes études, en 1968, plusieurs des professionnels de ma génération souhaitaient prolonger toute l'année les activités qui avaient lieu l'été au Centre de recherche en relations humaines. Nous voulions commencer l'exercice de notre profession dans ce domaine, en faire notre gagne-pain. Bernard Mailhot a refusé

d'élargir la mission de son centre. Alors, se sont créés, dans les années 70, une série d'organismes professionnels : l'Institut de formation par le groupe (IFG) avec Yvan Tellier, Michelle Roussin, Roger Tessier; le Centre d'études des communications avec André Carrière, Lise Roquet, Fernand Roussel, Robert Sévigny; BMV, pour Belpaire, Magnan, Vermette. Pour ma part, je me cherchais un groupe d'appartenance. Je me suis d'abord associé à Guy Lebeau; il était mon copain et nous sommes d'ailleurs amis depuis ce temps. Il travaillait en psychologie clinique, mais il avait aussi une formation en dynamique des groupes, tout comme sa conjointe, Lorraine Choquette, dont j'ai parlé précédemment. Nous avons proposé de nous joindre au Centre d'études des communications, mais notre proposition a été refusée. Alors, nous avons ouvert un cabinet de consultation au coin du chemin de la Reine Marie et de la rue Descelles : Guy faisait surtout de la psychothérapie, et moi j'avais beaucoup de travail à l'extérieur, comme consultant. Un an plus tard, Claude Vermette, prêtre sulpicien, voulut créer un nouveau centre dont la clientèle serait surtout des religieuses et des religieux. Comme j'étais encore jésuite à ce moment-là, cela les rassurait. Il me demanda donc de participer à ce projet. On voulait donner une mission de recherche à cet organisme, et il voulait me confier ce volet. J'ai accepté et, après avoir recruté d'autres professionnels, nous avons fondé, en nous endettant, le Centre interdisciplinaire de Montréal (CIM), non pas comme un organisme relevant du diocèse, ou des communautés religieuses, mais comme un organisme indépendant offrant des services aux communautés religieuses. Il y avait plusieurs équipes : celle de Jean-Marie Aubry, responsable des services aux groupes; celle de Claude Vermette et de Lucien Auger, qui arrivait des États-Unis où il avait travaillé avec Albert Ellis, responsables des services de psychothérapie et d'orientation. Quant à moi, je dirigeais un service de recherche et d'animation communautaire : intervention en relations humaines, entraînement au travail en équipe, consultation. J'ai développé beaucoup de travaux sur les fondements de la communauté, sur les aspects psychologiques de la vie en communauté. J'ai aussi travaillé au ministère de l'Éducation et avec des clients qui avaient participé aux sessions d'été et qui nous relançaient. On a commencé à créer une pratique en psychologie des relations humaines. L'année suivante, j'ai été approché par l'Université de Sherbrooke. André Normandeau, qui était professeur à l'Université, avait participé à la création d'un Département de psychologie indépendant de celui de la psychologie scolaire qui relevait de la Faculté d'éducation, car certains professeurs et étudiants voulaient un programme qui soit accrédité par la Corporation professionnelle des psychologues. Le responsable, Julien Beausoleil, était soutenu par deux ou trois professeurs et d'une dizaine d'étudiants. L'Université avait accepté le projet à une condition : ne pas répéter ce qui se faisait déjà dans plusieurs autres universités. Sous l'influence d'André Normandeau et de Richard Bergeron, qui était en relation avec l'IFG, l'équipe a orienté le programme vers les relations humaines. Il leur fallait ensuite trouver quelqu'un spécialisé dans ce domaine pour bâtir un programme et constituer une équipe professorale. Alors, j'ai été approché par André Normandeau qui m'a demandé : « Viendrais-tu comme directeur pour créer cette équipe-là à Sherbrooke? » Dans un premier temps, j'ai répondu : « Il n'en est pas question, parce que je viens de partir un centre (le CIM); j'ai un tas d'engagements et nous avons des dettes à payer ». J'avais aussi des clients jusqu'en Europe. Alors, j'ai refusé l'offre mais j'ai tout de même accepté de les aider à trouver un candidat. Nous n'avons trouvé personne. Finalement, il m'est venu une idée, un peu farfelue, inspirée d'une expérience faite l'année précédente à l'Université de Montréal, à l'Éducation permanente. On m'avait demandé de développer un certificat en animation et c'est le CIM qui a eu la responsabilité de bâtir le programme. C'est un travail que font habituellement les professeurs, mais comme il n'y en avait aucun dans ce domaine, on nous avait confié le contrat. Ce qui a très bien marché. J'ai donc dit à André Normandeau : « Écoute, si tu veux, le CIM va se charger de développer le programme et de mettre sur pied un département. » Le centre a donc accepté un contrat de trois ans. J'ai été directeur du Département, avec le mandat de développer un programme de maîtrise et de recruter du personnel. Le CIM était bien équipé dans ce domaine, mieux que ne l'était l'université. Nous avions déjà une bibliothèque assez fournie à cause des recherches que nous faisons. Le CIM

devint aussi un lieu de stage. Les étudiants utilisaient beaucoup les ressources du CIM. Quant à moi, je passais trois jours par semaine à Sherbrooke parce que j'avais des contrats du CIM qui se poursuivaient. En fait, j'étais prêt à l'Université de Sherbrooke : j'étais directeur du département, mais je n'étais pas employé de l'Université. Cela a très bien fonctionné, pendant trois ans. L'Université a engagé deux professeurs au Département de psychologie, Maurice Payette et André Carrière. Plusieurs des employés du CIM ont contribué à la création du programme, surtout Jean-Michel Masse. Par la suite, j'ai décidé de quitter le CIM pour m'installer à Sherbrooke et je suis devenu professeur régulier au Département de psychologie. Plusieurs de mes collègues du CIM m'ont suivi : Jean-Michel Masse, Solange Trudeau-Masse, Robert Lescarbeau et Francine Jinchereau. Et le Département a toujours conservé son orientation en psychologie des relations humaines.

**P.M.** Avec combien d'étudiants?

**Y.S.A.** Les inscriptions actuelles sont d'environ 60 étudiants par année au premier cycle et de trente aux études supérieures.

**P.M.** Ce ne sont pas les 300 étudiants acceptés à de l'Université de Montréal!

**Y.S.A.** Non. Et c'est voulu ainsi.

**P.M.** Ce que j'en comprends c'est que ton rôle de directeur a été bien accepté par le corps professoral qui était déjà en place.

**Y.S.A.** Oui, mais il y a eu des changements. Certains professeurs ont quitté parce que le domaine des relations humaines ne les intéressait pas. D'autres se sont adaptés. Mais comme c'était un département en pleine formation, la majorité des professeurs sont venus de l'extérieur. Cela a été très bien ainsi parce qu'il n'y a pas eu de querelles d'écoles comme on en voit souvent dans les départements de psychologie plus importants. Nous avions aussi l'appui de la Faculté. Il me revient une anecdote intéressante. Le doyen, M. Houpert, m'a dit lorsque je suis arrivé à la direction : « M. St-Arnaud, je dois vous dire que je me suis battu pour que votre département ne soit pas installé à la Faculté des arts et j'ai perdu. Le vicerecteur a décidé que vous seriez logés ici. Sachez que malgré cela vous aurez mon entière collaboration à partir de maintenant ». Et il a été parfait, très honnête, de sorte que quand il fallait négocier des postes, il me soutenait auprès du vice-recteur. Il a vraiment appuyé le projet.

**P.M.** Après trois ans, il fallait quand même prendre une décision?

**Y.S.A.** Oui, après trois ans, cela ne pouvait pas durer; c'était un peu gênant pour l'université de confier la direction d'un programme à une personne de l'extérieur. Alors, j'ai eu un choix à faire. J'aimais tellement les conditions de travail du milieu universitaire de Sherbrooke que j'ai décidé d'y rester. De plus, je m'intéressais beaucoup à la recherche, ce qui était difficile à faire dans un centre privé : nous n'en avions ni le temps ni les moyens. Je disais à la blague : « Je trouve cela extraordinaire : j'ai un problème; je pars le soir et mon problème reste sur la table; je reviens le lendemain et il n'a pas bougé ». Pour moi, c'était un rythme de travail beaucoup plus intéressant que celui de la pratique privée. J'ai pu avoir des subventions de recherche et me consacrer vraiment aux activités de recherche qui m'intéressaient. Voilà pourquoi j'ai choisi de faire une carrière universitaire. J'aimais aussi l'enseignement. J'ai donc gardé des liens avec le CIM pendant quelques années, puis je suis déménagé à Sherbrooke.

**P.M.** Après avoir payé les dettes!

**Y.S.A.** Oui, on avait fini à ce moment-là de payer nos dettes.

**P.M.** Mais à un moment donné, tu as également choisi de quitter le cadre des Jésuites?

**Y.S.A.** Oui, cela s'est d'ailleurs fait à la même période. Je n'ai jamais été jusqu'à la prêtrise. Comme je l'ai déjà mentionné, chez les Jésuites, les études étaient longues et pouvaient durer une douzaine d'années. J'ai quitté l'ordre des Jésuites au début de ma pratique professionnelle. Pour moi la prêtrise était associée à une profession, l'instruction pastorale. J'avais déjà une profession, j'étais psychologue. Je ne pouvais être à la fois psychologue et prêtre, je trouve que cela ne va pas ensemble. Certains l'ont fait, comme le père Raymond dont j'ai parlé, et d'autres, mais je ne voulais pas entreprendre des études pour exercer une autre profession que celle de psychologue. Mon séjour chez les Jésuites fut une période très riche, où j'ai eu beaucoup de liberté, et pendant laquelle j'ai trouvé mes fondements personnels.

**P.M.** Mais, dans ces années-là beaucoup de prêtres ont quitté l'état religieux?

**Y.S.A.** La dynamique des groupes a été un des catalyseurs qui ont déclenché ces revirements chez les religieuses autant que chez les religieux. D'ailleurs, Bernard Mailhot, qui était dominicain, a souvent été confronté par les évêques. On lui reprochait de « faire défroquer les religieux et divorcer les gens ». Le renouveau des années 60 a marqué la fin d'une époque : l'Église, globalement, et les communautés, en particulier, perdaient leur emprise, tout comme Duplessis.

**P.M.** Je crois que même Mailhot a défroqué.

**Y.S.A.** Il n'en a pas eu le temps. Il a défroqué sans défroquer, tout en défroquant comme on dit. Il est mort dans un accident d'avion. Il venait de se marier, en dehors de l'Église, bien sûr, et en cachette. Il était en voyage de noces, tout en étant encore dominicain. J'aurais bien aimé qu'il revienne, juste pour voir l'effet de son geste. Cela aurait causé un scandale extraordinaire. Je ne sais pas quelles étaient ses intentions ni comment il voulait procéder; personne ne l'a jamais su.

**P.M.** Pas même son supérieur?

**Y.S.A.** Même pas. Il s'est marié avec une ancienne religieuse en plus! Les Dominicains ont bien géré la situation : ils ont réussi à ne pas le blâmer, à accepter la situation.

**P.M.** Parce qu'à ce moment-là, la dynamique de groupe a touché beaucoup de monde.

**Y.S.A.** Effectivement, elle aurait touché le monde des syndicats (on avait des chefs syndicaux à nos sessions, des gestionnaires), des éducateurs, des fonctionnaires et bien sûr des religieux. Plusieurs de ces derniers portaient encore le costume, au moins au début d'une session de groupe car à la fin, certains ne le portaient plus. La dynamique de groupe a été vraiment un des éléments clés de la Révolution tranquille au Québec. Elle a été un foyer de réflexion et d'éclatement des valeurs traditionnelles : elle a suscité une prise de distance par rapport à l'autorité, une remise en question du magistère de l'Église, tout cela.

**P.M.** Est-ce que cela se faisait de façon démocratique?

**Y.S.A.** Oui. Les Dominicains étaient très audacieux également. Quand on regarde les événements après coup, les Jésuites et les Dominicains ont été parmi les ordres qui se sont fait hara-kiri. Un autre exemple : quand je suis revenu compléter une année de théologie après mes études en psychologie, je me suis retrouvé avec des gens de plusieurs disciplines. J'avais un doctorat en psychologie, un autre collègue avait un doctorat en histoire, un

participant arrivait des Etats-Unis où il avait complété un doctorat en sociologie, un autre revenait d'un kibboutz de Jérusalem avec un doctorat obtenu auprès de rabbins juifs et le cinquième était docteur en philosophie. Notre professeur, un théologien à l'esprit très ouvert, nous encadrait et animait nos échanges qui étaient extrêmement stimulants. Toutefois, cette diversité de formations compliquait la tâche des professeurs.

**P.M.** Merci. J'ai eu beaucoup de plaisir à t'interviewer et à entendre raconter tous ces souvenirs-là. J'espère bien que l'entrevue sera aussi intéressante pour les lecteurs!

Propos recueillis le 22 octobre 2002